



La Revanche

Daniel French

Publication: 2009

Catégorie(s):

Tag(s): Nouvelle

J'ai 52 ans et mon regard insistant s'attarde sur ces filles si pleines de vie qui sont comme une tentation inaccessible. Il ne peut se détacher de leurs traits et, gênées, elles tournent la tête. Je reste fixé à leurs cheveux longs comme un fleuve de l'Amazone, à leurs cheveux courts qui leur donne l'air d'un gamin de Paris, à leurs grands yeux qui s'étirent, à leur bouche moqueuse et quand elles parlent, c'est tout leur charme qui m'envahit. Un auteur disait : c'est quand elles chantent faux que j'ai envie de les embrasser. Elles n'ont pas besoin de chanter faux : j'ai envie de les embrasser toutes.

J'aime leur démarche et leurs mimiques, leurs moues sans fin, ces bras qu'elles étirent comme une liane. C'est un renouvellement sans limite. Je pourrais rester là à les regarder pendant des heures. J'ai même écrit une chanson qui commençait ainsi:

Je descends juste pour les voir
Les amoureux du petit square

.....

Toutes ont un charme particulier et je suis comme ces gamins dans une pâtisserie n'arrivant pas à se décider. D'où mon goût pour les petits fours : ils permettent le droit au changement sans être jamais rassasié.

Et pourtant en vingt ans de mariage, à peine si j'ai fauté. Peut être même pas du tout. J'embrasse du regard bien mieux que par la bouche. Ces jeunes femmes sont toutes appétissantes pour un homme de 50 ans. Mais ensuite..... Passé le premier moment, que reste-t-il ? Rien de plus qu'un contact physique qu'on peut avoir dans n'importe quel salon de massage. Car il faudrait être fou pour penser qu'à 50 ans passés on inspire de la passion à une gamine. Du désir peut-être. Et ensuite plus rien. Rien de plus que cet émerveillement devant un visage qui vous captive et que l'on voudrait regarder jusqu'à l'éternité.

J'ai 52 ans et je suis consultant dans un grand cabinet international de stratégie. Ce n'est pas Mac Kinsey, mais un de leurs concurrents directs.

Après la banque et mon restaurant monté avec Régis je suis devenu un consultant, expert en stratégie. Ce cabinet m'a recruté il y a dix ans pour mon expérience dans la restauration. Je me suis marié, j'ai eu des enfants et j'étais dans une mission de plusieurs mois à Istanbul lorsque mes vieux rêves m'ont rattrapé.

L'histoire que je vais vous raconter n'est pas une autre version du démon de midi. Je ne suis pas parti avec ma secrétaire, ni avec une étudiante rencontrée dans l'avion. J'aurais pu. J'aurais peut être du. J'ai eu beaucoup d'occasions. Comme tous les hommes qui voyagent. On en fait des films. Je me souviens encore avec regret de cette hôtesse de Japan Airlines, qui revenait de France et resta épaule contre épaule pendant 12 heures. Manifestement je lui plaisais beaucoup et au Japon les différences d'âge comptent moins que dans nos pays : l'autorité et l'expérience font rêver les jeunes japonais. Mais je laissai là ma japonaise. Je ne voulais pas d'histoires. Pas de risque. J'étais heureux en ménage et trouvais dans les affaires mon défoulement. Pour les femmes, il me suffisait de rêver.

Aussi ce récit pourra-t-il vous sembler singulier : j'ai quitté ma femme pour une femme de quatre ans son aînée et bien moins jolie : le syndrome du Prince Charles.

J'avais connu Valérie adolescente. Elle avait 17ans, j'en avais 2 de plus. Premier amour, premier baiser. Premier chagrin. Ca passe. Mais voila, dans mon cas cela ne passait pas. J'étais resté avec ce souvenir cristallisé comme une perle dans une huître. Il fallait que cela sorte. J'avais revu Valérie un jour à Grenoble, il y avait 20 ans, mais cela n'avait pas suffi. J'étais toujours accroc.

Je ne puis pas dire que je pensais à Valérie tous les jours mais périodiquement je faisais une crise. Comme ces voyageurs qui ont des crises de palu qui reviennent de temps à autre, je faisais des crises de Valérie. De temps à autre.

Je n'y pensais plus jusqu'au mariage d'un de mes enfants, et là nouvelle crise: je rêve de Valérie. Elle est là qui me sourie et m'aguiche.

J'aurais du relire Freud et aller prendre une bière. Bien évidemment ce rêve n'était rien de plus qu'une résurgence d'un temps disparu qui

prenait prétexte de ce mariage pour réapparaître. Qu'est ce qui m'a pris ? Mon côté un peu déjanté, un peu rebelle : je décidais de lui téléphoner. Elle avait gardé son nom de jeune fille, ou peut être l'avait elle repris après un divorce, et habitait toujours Grenoble. Valérie X, Psychiatre a Grenoble, c'était trop facile.

J'hésitais pourtant encore : pas facile d'appeler une fille que l'on n'a pas vue depuis 20 ou 30 ans et lui dire qu'on pense encore à elle, mais que c'est un fantasme, et que de toute façon on n'est pas libre. Je la voyais bien raccrochant au nez de ce fou qui la harcelait.

Mais le lendemain soir je rêvais de nouveau d'elle, elle avait toujours ce sourire et cette voix qui m'avaient tellement attiré. Le matin je lui téléphonais.

Sa voix m'accroche aussitôt. Je la reconnais. Je ne peux rien lui dire, car déjà elle enchaîne:

- « Je suis désolée mais je suis en consultation. Appelez-moi à midi. »

Je ne la rappelai que deux jours plus tard et laissai un message sur son répondeur en espérant secrètement en avoir terminé avec mes fantasmes :

- « Valérie, nous nous sommes connus il y a trente ans. Je m'appelle Ferdinand, je voulais juste avoir de tes nouvelles. »

Elle me raconta plus tard qu'à ce moment précis elle se souvint de moi, de ce garçon timide et grêle, de ses vacances en Grèce. Elle ouvre un placard et une photo de nous deux enlacés devant l'Acropole tombe. Elle se trouve moche avec sa frange et son allure d'adolescente. Et pourquoi la photo de ce garçon se trouve-t-elle au-dessus de la pile sans qu'elle l'ait remarquée en trente ans ? Aurait-il à son insu compté plus qu'elle ne pensait ? Sa voix l'attire. Elle réécoute le message. Une voix un peu soft, un peu timide, mais qui accroche en même temps. Ce type est fou d'avoir téléphoné, se dit-elle, et je suis encore plus folle de le rappeler. Merveille de la technique : il suffit de faire rappel.

- « Ferdinand, c'est Valérie. Cela fait combien de temps ? Vingt ans ? Trente ans ? Etrange j'ouvre une boîte de photos et te voilà L'Acropole. Super la photo, tu es grand et mince. Tu as changé ? »

Elle me parle et j'ai l'impression de ne jamais l'avoir quittée. Et tant de choses se bousculent dans ma tête. Valérie, j'ai retrouvé Valérie !

- « Pourquoi n'as tu pas voulu de moi il y a trente ans Valérie ? »
- « Tu ne t'es pas battu. Je t'ai dit non pour que tu te battes. A l'époque je pensais qu'il fallait que les hommes soient forts. Ce n'est que plus tard que j'ai apprécié les hommes gentils. Et puis tu avais un drôle de chapeau. »
- « Ma vie a basculé pour un chapeau ? »
- « Je t'ai quitté, me dit-elle et je me suis mariée, et j'ai quitté mon mari pour un autre avec lequel je me suis remariée ; j'ai des enfants des deux maris, un vrai bonheur, et maintenant c'est mon mari qui me quitte. »

Aussitôt mon sixième sens m'envoie des messages. Femme de 50 ans quittée par son mari, attention danger. Nous parlons encore, je lui raconte ma vie, veux en savoir d'avantage sur elle. Il y a comme une petite musique dans ma tête. Une petite voix qui sourit en pensant à elle et l'autre qui me dit « Attention, danger ! »

Je lui parle, je lui envoie des mails, des SMS. Pendant 2 semaines nous flirtons au téléphone et par mails comme des adolescents. Puis, nouvel accès de folie, je décide d'aller la voir à Grenoble. Veronica, ma femme, est partie pour Paris voir sa mère souffrante. Je vais à Grenoble sans savoir pourquoi, car je ne suis pas libre. J'aime Veronica. Mais c'est l'instinct du saumon qui remonte la rivière. J'ai retrouvé Valérie, je ne veux plus la perdre. En moins de deux semaines ma vie a basculé. J'ai l'impression d'un vide dans ma vie que je veux combler. Et en même temps être loin de Valérie suffit tout à coup à remplir ma vie. Je pense à elle constamment. Je deviens absent, lointain. Veronica s'en aperçoit-elle ? Voit-elle mon empressement à lire mon Blackberry dans l'espoir d'y voir les messages de Valérie. Tout à coup le soleil me paraît plus beau, et le ciel plus grand, et les passants dans les rues d'Istanbul plus amicaux. Même le turc pour lequel je me donnais en vain tant de mal, me semble plus facile. Me réveiller le matin devient un enchantement, courir 3 ou 4 kilomètres avant d'aller travailler devient une drogue. L'énergie vient vers moi comme jamais. Il me semble alors qu'aller voir Valérie n'est pas nécessairement trahir Veronica s'il ne se passe rien. Il ne se

passerait rien, j'en faisais la promesse secrète. Ne pas aller la voir aurait été trahir tous mes fantasmes et mes rêves passés. Il fallait que je me rende compte par moi-même si j'étais encore amoureux de Valérie et comprendre pourquoi elle n'avait pas voulu de moi il y a avait de cela 30 ans.

- « Valérie, je viens te voir ce week-end. »

Silence.

- « Valérie ? Je viens te voir ce week-end. »

- « Toi seul sais pourquoi tu viens, ça n'a peut être rien à voir avec moi »

Il était clair pourtant dans ma tête que je venais voir Valérie en toute amitié, par curiosité pure, et afin de parer à tout malentendu, je lui recommandais d'aller revoir les Contes Moraux de Romer.

- « Romer ce sont des gens qui font l'amour en se parlant sans se toucher, me répond-elle. «

Il me semblait incroyable qu'elle prenne si froidement ce fantasme : avoir existée si longtemps dans la tête de quelqu'un sans le savoir aurait du au moins la flatter. Je le lui dit.

- « Peut-être que toi aussi tu es ailleurs, sans le savoir, dans la tête de quelqu'un d'autre ? « me répondit-elle.

* * *

Mon cœur battait en allant retrouver Valérie. Non pas d'émotion, mais de peur. Je n'avais pas l'habitude de mentir et j'imaginai le pire. Que dire à Veronica ? Il suffisait d'un accident de voiture sur la route de Grenoble, et alors que dire à Veronica. La perte de mon passeport ou rater l'avion du retour me mettrait dans une situation impossible : que dire alors à Veronica ? Ou bien, pire encore, je croise quelqu'un qui me

connaît et en parle à Veronica. Ma culpabilité ancestrale remontait à la surface. J'inventais mille excuses que je notais sur mon Blackberry si jamais un de ces événements horribles, je notais « horribles » sur mon Blackberry, se matérialisait. J'espérais alors convaincre Veronica que cette escapade était sans conséquences. « Je courrais après un rêve, après mon passé. Je vérifiais certaines choses. » C'était là mon excuse. Je vérifiais d'ailleurs dix fois les mêmes choses, mon billet, mon passeport, les horaires, et ne parvins à me détendre qu'après trois whiskies absorbés à la hâte à l'aéroport. Sous l'effet de l'alcool le monde me sembla plus simple.

Valérie m'attendait à l'aéroport de Lyon. Je la reconnus aussitôt et mon cœur se mit à battre. D'émotion cette fois. La peur était partie. La chasse aux fantômes me convenait bien.

- « Tu as gardé le même sourire et la même voix lui dis-je. Juste quelques rides en plus et la frange en moins. »

Dès les premiers moments dans sa voiture alors qu'elle me conduit de Lyon à Grenoble, je retrouve sa voix et ses intonations si particulières. J'adore le son de sa voix, et ses railleries moqueuses. Je retrouve la Valérie de mon adolescence. Je suis comme dans deux mondes parallèles. Un moment je la vois, et elle a 17 ans, elle a toujours sa frange et son impertinence d'adolescente, et puis je la retrouve, femme de 50 ans, belle encore, mais le temps a fait son ouvrage, la frange a disparu. Un moment je la désire, et je me retrouve sur ce quai en Grèce, inondé de soleil, et le moment suivant une autre image apparaît, et mon désir s'estompe. Où est le vrai ? Je tourne la tête pour ne plus la voir, elle me parle et au son de sa voix je chavire. Puis je la regarde et la réalité revient. Je lui caresse les cheveux. Elle me fait de l'effet c'est certain. Je sens mon désir qui monte. C'est étrange de vivre dans deux mondes en même temps. Je suis à la fois dans le rêve et dans le réel. Est-ce ce qu'éprouvent ceux qui se droguent ? Deux mondes parallèles qui se chevauchent et se rejoignent et s'éloignent aussitôt. Valérie 17 ans, Valérie 50 ans, une image puis l'autre, étrange sentiment, comme un retour en arrière, comme une revanche, Valérie est là, j'ai 19 ans et elle est là, elle est à moi. Puis une autre femme apparaît, à laquelle je n'aurais pas prêté un seul regard si je l'avais croisée dans la rue.

Valérie avait un grand appartement. Je m'y sentais à l'aise comme si je l'avais toujours habité. Je n'aime pas aller chez les autres. Je m'y sens

toujours étranger, et comme redevable. Chez Valérie, dès la première minute j'étais chez moi.

Chez elle je fais exprès d'être toujours dans une autre pièce pour entendre sa voix sans la voir et me retrouver des années lumière en arrière.

- « Ferdinand où es-tu ? »
- « Dans la chambre, dans le salon, dans la salle de bains. J'arrive... »
- « Et je poursuis mon rêve.
- « Pourquoi es-tu venu Ferdinand ? Pour te venger ? »
- « Sûrement pas pour me venger de toi Valérie. Je t'aime trop. Mais peut être pour une revanche. Sur moi-même. Etre capable de te séduire et compenser mon échec d'adolescent. »

Viens, me dit-elle, viens, je vais te montrer Grenoble. Je la suis. Elle marche vite et me montre la statue de Bayard et celle de Stendhal. Nous parcourons les rue piétonnières, la Place Grenette et les autres places nouvellement restaurées qui redonnent du lustre aux magnifiques hôtels particuliers et aux demeures anciennes.

Viens me dit-elle, viens, et d'un tour de voiture elle me conduit à la Chartreuse, puis la Bastille et elle me désigne le Vercors. Grenoble c'est une ville où il faut lever les yeux, et tu vois les montagnes. C'est aussi, depuis Bayard, une ville courageuse. L'épisode du Vercors n'est pas un hasard.

Avant d'aller dîner, nous nous asseyons dans un café. C'est rempli de monde. Juste à coté de nous trois jeunes très joyeux sont en train de boire une bière. Valérie engage la conversation. Communiquer est pour elle comme une seconde peau.

- « Vous êtes d'ici ? »
- « Non on vient de Paris. On est chauffeurs et on va à Sarajevo porter des fournitures d'Emmaüs. »
- « Vous êtes payés pour ça ? »
- « Non, on prend sur nos vacances. Mais ça nous fait plaisir. »
-

Soudain je me sens tout petit. Bien inutile et égoïste. Je prends Valérie par la main et l'emmène dans la nuit.

J'ai très envie d'elle mais je reste fidèle à la promesse que je me suis faite. Nous dormons chacun dans une chambre. Pourtant je la caresse un peu, j'adore ses cheveux, je lui prends la main. Je la sens prête. Mais rien ne se passe. Je garde l'effet qu'elle me fait comme un financier son épargne. Nous sommes en effet en plein Contes Moraux.

* * *

On ne sort pas sans blessures de ce genre de week-end. Dans l'avion du retour, assez triste, je pensais que j'aurais du la courtiser, la flatter, la toucher, donner de moi-même une image de conquérant. J'avais préféré me livrer tout entier : je savais que cela la ferait fuir, et mon instinct me disait que cela était plus sage. Elle m'avait dit que j'étais venu pour d'autres raisons qu'elle-même, pour faire le point sur mon présent, et elle avait ajouté qu'on ne sort pas indemne d'un tel trip. Elle avait raison. J'avais compris pas mal de choses en 36 heures sur mon passé et mon futur. Mon présent seul m'échappait encore un peu.

Une chose m'apparaissait pourtant clairement : j'étais tombé amoureux. D'une ville. Grenoble. La dernière ville dont on puisse tomber amoureux. Et pourtant j'aimais sa touchante laideur et son ardeur à penser autrement. La ville ingénieur entourée de montagne. Le high tech et l'isolement. Le neuf et le vieux. Ces contrastes m'attendrissaient. Je me voyais déjà bravant à vélo les rails du tramway ou me baladant dans les sentiers de montagne derrière Valérie, et rencontrant ensuite les intello de gauche pour refaire le monde. Je pensais aussi que finalement nous avions eu de la chance l'un et l'autre. Elle n'était pas la femme d'un seul

homme, alors que je ne cherchais qu'une seule femme. Elle aimait les conquérants, quand je méprisais le pouvoir. Si nous nous étions rencontrés, nos destins se seraient vite décroisés. La chance !

Ce type est bizarre, confia-t-elle à une de ses amies, il tombe amoureux d'une ville, et de Grenoble en plus. Mais derrière sa contenance de façade je devinais aussi une certaine tristesse. On ne sort pas indemne de ce genre de rencontre.

Je lui envoyais des SMS plusieurs fois par jour. Elle me répondait presque aussitôt. Nous flirtions à distance et le rythme accru de nos SMS témoignait de la croissance de notre attirance. Je me pris à lui envoyer de plus longs emails, avec des photos d'elle adolescente, et des chansons que j'avais faites pour elle il y avait bien longtemps. Elle ne me répondit jamais et je compris plus tard qu'elle les effaçait sans les lire. Valérie voulait que je l'aime pour ce qu'elle était maintenant, alors que j'étais toujours amoureux de l'adolescente de 17 ans que j'avais connue. Notre relation commençait sur un malentendu.

J'eus soudain une idée qui me sembla merveilleuse mais qui se révéla extrêmement néfaste pour nous deux : Pour pouvoir parler à Valérie de façon régulière et sans me cacher, j'allais me faire analyser par elle.

Je lui en parlais, et en bonne professionnelle elle refusa aussitôt.

- « Je te connais Ferdinand. On ne peut analyser un patient que l'on connaît. »

- « Et Freud analysant sa fille, qu'en penses-tu ? »

- « Mais tu as vu le résultat, Ferdinand ? Et puis je ne crois pas aux analyses par téléphone. J'ai besoin du contact. C'est tout un protocole psychanalytique. Les psychologues à la petite semaine c'est de l'escroquerie. »

- « Mais Valérie, j'ai tellement besoin de te parler que je suis sûr que cela va marcher. Je le sens. Je le sens bien. »

Valérie résistait toujours, et nous continuions notre flirt épistolaire. Veronica ne rentrait pas et je proposais à Valérie de venir passer le week-end suivant à Istanbul. Les écrivains sont toujours nostalgiques. Istanbul est une ville flamboyante, mais Orhan Pamuk, ce grand écrivain turc, la décrit de façon très tendre et nostalgique. C'est toute son enfance qui revient dans ses livres dont le héros principal est toujours le même, Istanbul. J'offrais un livre de Pamuk à Valérie et lui conseillais de le lire dans l'avion avant de venir. Pour la mettre en condition. Nostalgique. Elle arriva en effet avec du vague à l'âme. Elle le perdit aussitôt quand je lui montrai la Grande Istanbul, héritière de Constantinople, Sainte Catherine, et la Mosquée Bleue, et le Grand Bazar où nous nous amusâmes à faire de bonnes affaires sans voir le sourire satisfait des commerçants, puis je l'entraînai à Nishantas et ses magasins de luxe, et d'un coup de ferry sur la rive asiatique, où les femmes voilées sont en nombre. L'Europe et l'Asie en même temps. Mais c'est surtout le Bosphore et son côté magique qui l'impressionna. Les grands porte-containers qui glissent majestueux sur cette eau limpide, les mille et un bateaux de toute taille, les plongeurs qui cherchent des moules, cette vie incessante et cette masse d'eau. Nous louâmes un bateau et passèrent un long moment sur le Bosphore entre mer de Marmara et mer Noire, avant d'aborder dans un petit port pour manger du poisson.

Evidemment ce que je redoutais arriva : La communauté française est relativement grande à Istanbul et se retrouve inévitablement aux mêmes endroits.

- « Bonjour Ferdinand, comment vas-tu ? »

Je me retourne et croise le regard d'un de mes contacts un peu étonné de ne pas me voir avec Veronica.

- « Veronica est chez sa mère, expliquai-je. Je te présente Valérie. Son mari l'a abandonnée pour aller au bazar. Il nous rejoint tout à l'heure. »

C'était ce que je pouvais trouver de mieux. Assez lamentable comme explication, mais il fallait bien trouver une excuse.

Valérie riait beaucoup et se moquait de mon stress. J'aimais ses taquineries permanentes. Elle me faisait de plus en plus penser à un moustique, qui agace et puis s'en va. Finalement je lui en donnais le surnom.

Je n'arrêtais pas de penser à cet incident. Le monde est-il trop petit pour que nous ayons une vie privée ? Ou faut-il ne pas sortir de sa chambre ?

Je sentais qu'il me fallait prendre une décision.

Je n'avais pas de raison de quitter Veronica que j'aimais et avec qui j'avais fait ma vie. Mais je ne pouvais me résoudre à quitter Valérie que j'avais retrouvée. Je me débattais entre ces deux destins, et je commençais à être malheureux.

Quand j'accompagnais Valérie à l'aéroport, elle me déclara par surprise :

- « Ferdinand, j'ai réfléchi. Je veux bien t'analyser à distance, au téléphone. »

* * *

Nous étions convenus d'avoir deux à trois séances par semaine. Ces jours-là je fermais la porte de mon bureau et commençais mes confessions. J'avais souvent essayé des analyses mais ne pouvais me résoudre à parler. La vue de l'analyste me paralysait. Je me fermais comme une huître. Avec Valérie j'avais confiance. Je ne voulais rien lui cacher. Me montrer à nu et faire resurgir des souvenirs ensevelis sous des strates de passé. Des villes sous des villes enfouies comme me le disait cet archéologue d'Istanbul.

Ne pas la voir, parler à un téléphone, me facilitait aussi la tâche. Valérie m'avait dit que l'interprétation des gestes, le contact visuel, étaient

importants. Il lui manquerait ce matériau. Mais elle aurait en échange plus de sincérité et plus de relâchement. Je me demandais parfois si je n'étais pas en train d'inventer une nouvelle technique, la psychothérapie courte, avec transfert préalable, le tout au téléphone pour hommes d'affaires pressés et pas trop perturbés.

Je me souviens de ma première séance. Je commençais ainsi :

- « J'ai 52 ans et tous mes souvenirs sont comme bloqués dans une boîte. »

Elle m'interrompit :

- « C'est dans trois mois ton anniversaire, pourquoi te vieillir ? »

Puis elle poursuivit :

- « Pourquoi veux-tu une analyse Ferdinand ? »

- « C'est très simple. Je suis bien dans ma peau, je suis très heureux, mais je pense que je pourrais aller mieux. Par exemple, j'ai tous les syndromes que l'on rencontre dans les romans et dans les films et qui font rire. »

- « Tu peux préciser ? »

- « Comme Jack Nicholson dans ce film, Pour le Pire et pour le Meilleur. Il ne pouvait traverser les lignes. Comme lui je ne peux pas traverser une ligne, tu sais, les lignes dans la rue, les démarcations, je ne peux pas les traverser, ni mettre le pied dessus. »

- « Symptômes obsessionnels compulsifs dit-elle. »

- « J'ai pratiquement tous les symptômes du complexe de Portnoy. En particulier je ne peux pas uriner devant quelqu'un. »

- « Parunésie, dit-elle. »

- « Je suis d'une superstition maladive. »

- « Tout cela c'est des petites phobies dont je vais te guérir très vite. Mais fondamentalement pourquoi cette analyse ? »

- « Parce que je suis comme un moteur bridé. J'ai un peu de facilité pour tout, mais suis incapable d'en faire quelque chose. Je me souviens que très jeune j'avais fait un peu de théâtre amateur, pour le plaisir. Au premier cours j'attirai l'attention du professeur qui se crut devant un élève doué. Au bout d'un mois elle m'avait relégué au dernier rang, avec ceux dont elle ne pouvait rien faire. Pareil pour l'écriture : je peux

faire des nouvelles, mais jamais un roman. Pareil au travail, pareil avec les femmes. «

- « Et pourtant tu as plutôt bien réussi dans ta carrière et ta vie personnelle. Tu as du bien faire certaines choses. «

- « Le succès est venu par chance, malgré moi, mais je crois que j'ai perdu toutes les batailles. Tous mes souvenirs ont une connotation négative, ajoutai-je. Je ne me souviens que de mes erreurs, des situations où j'ai dit ou fait ce qu'il ne fallait pas. Tant de gens se vantent de leurs prouesses. Je n'ai que des débâcles à raconter. »

- « Raconte-moi », me dit-elle.

Et je commençais à égrener tous ces moments dont j'avais honte.

Je lui racontais ma vie, mon enfance, mes relations avec ma mère, ma sœur, notre bonne. Cet environnement très féminin, très castrateur. Puis venait mon père. Le Devoir fait homme. Très vite aussi de vieux souvenirs enfouis rejaillissaient. Je sentais les défenses s'estomper.

J'avais une telle confiance en Valérie que je la laissais pénétrer ma forteresse inviolable. Ensemble nous pénétrions plus avant.

Valérie d'un ton neutre recadrait, questionnait, parfois synthétisait.

Bientôt je vis la cause de mes échecs et de mes succès : j'utilisais parfois mes structures affectives et mon passé comme un puissant levier. Et parfois comme un puissant trou noir. Mes névroses pouvaient devenir source d'énergie ou d'inhibition. Envie de réussir, envie d'être consolé, va et vient continu, balancier incessant. Ne sachant choisir entre la victoire et la défaite, entre Anquetil et Poulidor.

- « Valérie, je suis né dans une famille sans amour. D'où mon désir de plaire et mon incapacité à aimer. Valérie tu n'étais pas la première : avant de vouloir te séduire, je voulais plaire à ma mère et n'y arrivais pas. Enfant j'étais colérique et souriant : colérique pour exister, souriant pour plaire. Je garde de mon enfance des souvenirs en noir et blanc. Les couleurs en sont absentes. Un monde triste et gris. Tu as été mon premier sourire, ma première chance, mon premier espoir, et aussi mon premier vrai chagrin d'amour. «

- « Raconte-moi un souvenir d'enfance. »

- « Je me souviens que j'étais tout petit, peut-être 5 ou 6 ans. Je voulais des câlins de ma mère, mais elle avait du mal. Elle était très gentille, mais les câlins c'était pas son truc. On avait la télévision et j'avais vu

dans des films des scènes qui m'avaient marqué où le héros embrassait une femme qui le repoussait. Et puis elle céda, prise par la force de sa passion. Un jour que ma mère me repoussait, je la couvris de baisers. Elle fut d'abord surprise, puis me caressa comme une mère caresse son fils. »

- « Et tu as poursuivi cette technique avec tes conquêtes futures ?
«

- « Non, seulement avec ma mère. «

- « Raconte-moi un autre souvenir. «

- « C'est un souvenir plus récent. Au début de ma carrière de consultant je co-dirigeais un département avec une de mes collègues. Je l'aimais bien, mais elle était extrêmement rigide et carriériste. Elle voyait la compétition partout, alors que je voyais surtout le travail d'équipe. Un jour notre patron commun prend une décision et me désigne responsable du département, et cette femme devient mon adjoint. Que de larmes ! Les femmes, c'est bien connu, sont lacrymales. Mais ce qui m'a étonné fut ma réaction : j'ai eu une érection presque continue pendant 15 jours. Ce jour-là j'ai compris l'excitation de ceux qui nous gouvernent, et pourquoi les hommes de pouvoir sont aussi des hommes gourmands en femmes. Et depuis ce moment j'ai associé l'amour et le pouvoir. «

- « Et puis ? »

- « J'ai aussi un autre souvenir. J'avais 7 ou 8 ans et j'étais dans un hôtel avec mes parents et arrive un couple. Lui est bronzé, baraqué, beau mâle. Elle est ravissante et elle porte une robe noire et blanc avec des bretelles qui se croisent dans le dos. Ma mère me dit : lui, c'est Lex Barker, Tarzan au cinéma, ton héros. Mais je ne voyais que la robe à bretelles, qui donnait à la fiancée de Tarzan l'air d'une adolescente, et encore maintenant je ne vois qu'elle. «

Très vite je fis des progrès sur le chemin de la liberté. Toute cette angoisse accumulée depuis la tendre enfance ne demandait qu'à s'échapper. Valérie me guidait, me reprenait. Je voyais qu'elle avait un rôle actif.

Peu à peu des souvenirs positifs me revinrent.

Il me semblait être plus facile de prendre des décisions et de les assumer. Il me semblait qu'une cage s'était ouverte et que s'étirait devant moi le chemin de la liberté.

J'avais revu plusieurs fois Valérie à Grenoble ou à Paris et ces mensonges me pesaient moins.

Un jour je dis à Valérie :

- « Je viens vivre avec toi. »

Je me demandais comment annoncer la nouvelle à Veronica. Devais-je devenir odieux pour qu'elle prenne notre séparation comme une délivrance ? Devais-je lui envoyer un SMS : je te quitte par peur de te perdre, et je t'aime. Finalement je prétextai un voyage d'affaires, passai deux jours chez Valérie, et restai le plus clair de mon temps sur son divan en séance d'analyse et de réflexion. Ces séances me donnèrent une énergie et un courage considérables. Valérie me guida un peu plus que dans mes séances précédentes. J'étais prêt.

J'expliquais tout à Veronica, le désir de revivre un amour oublié, le besoin de revanche sur moi-même, la réparation d'un échec et le désir de retrouver la femme que j'aimais. Veronica n'y était pour rien, et d'ailleurs je l'aimais aussi, les hommes c'est bien connu ont un cœur plus grand que le ciel, mais cette attirance pour Valérie était plus forte que moi. Veronica n'y était pas préparée. Elle ne comprit pas. Si je l'avais quittée pour une jeune femme de 30 ou 35 ans elle aurait compris le modèle. Mais la quitter pour Valérie, elle ne pouvait comprendre.

Veronica me connaissait bien. Elle se battit sur le terrain où elle pouvait me battre :

- « Tu me rappelles Frédéric Moreau, me dit-elle. Il était amoureux de Mme Arnoux. Après 500 pages d'Education Sentimentale il s'aperçoit que ce n'était qu'une chimère, un fantasme qui lui aura gâché sa vie. Et tu me rappelles aussi Scarlett O'Hara. Elle aussi courrait après un fantasme, cet Ashley Wilkes, sans s'apercevoir que l'homme qu'elle aimait vraiment était Rhett Butler, l'aventurier. Finalement elle n'a eu ni l'un, ni l'autre. Je suis la femme que tu aimes vraiment, Ferdinand. Valérie n'est qu'un fantasme. »

- « Tu as probablement raison, et je regretterai certainement de t'avoir quittée. Mais si je ne vais pas avec Valérie, je le regretterai aussi tout le restant de mes jours. »

Personne ne comprit pourquoi je quittai Veronica.

- « Mais c'est Valérie, leur répondais-je. Je retrouve sa voix et ses intonations si particulières. J'adore le son de sa voix et ses railleries moqueuses. Je retrouve la Valérie de mon adolescence. »

Veronica non plus ne comprit pas pourquoi je la quittai.

- « Qu'est-ce que j'aurais du faire, me demandait-elle ? Qu'est-ce que j'ai loupé ? Je t'aime plus que personne ne t'aime, je t'ai aimé quand tu étais seul, je t'ai aimé dans tes échecs comme dans tes succès, ensemble nous avons bâti quelque chose. Pourquoi veux-tu tout détruire maintenant ? Si tu as besoin de sexe, vas au Club Med, éclates-toi et reviens-nous. Ne me dis pas que tu me quittes pour un fantôme, je ne crois pas à ton histoire.

Mais rien ne pouvait m'arrêter. Rétrospectivement je ne suis pas fier de ce moment, mais j'étais alors comme sous influence.

* * *

Je m'installai avec Valérie dans ce grand appartement qui nous allait si bien. Ce n'était pas le meilleur choix pour ma carrière, mais ma mission à Istanbul s'achevait et je décidai de créer mon propre cabinet de conseil dans la région Rhône Alpes.

Les premiers mois furent comme un rêve. Nous étions tous les deux sportifs et j'adorais la suivre sur des sentiers de montage qu'elle

connaissait par cœur ou faire du vélo dans les rues de Grenoble. Valérie n'était pas grande, mais elle nageait bien, et maîtrisait le ski à la perfection.

Elle lisait tout ce qui lui tombait sous la main et fréquentait beaucoup les milieux de gauche de Grenoble. Je n'étais pas franchement de droite, plutôt libéral et sarkozyste, et nous avions ensemble des débats passionnés qui se terminaient dans le vin et les baisers.

Car Valérie était avant tout une amante. C'était l'amour qui la faisait vibrer et qui avait guidé sa vie.

Valérie avait connu son premier mari par hasard et l'avait beaucoup aimé. Mais il s'était concentré sur sa carrière sans s'apercevoir que Valérie avait besoin qu'on l'aime. Jean-Pierre était alors venu et l'avait conquise. Elle regrettait son mari, mais elle avait besoin d'amour et Jean-Pierre lui en donna beaucoup.

Elle avait fait médecine avec brio et s'était spécialisée en psychiatrie, puis en psychanalyse.

- « Probablement pour régler des comptes avec mes parents, disait-elle. Et puis aussi mon rapport au langage. Pas un hasard si j'ai fait mon stage avec un disciple de Lacan. La parole est ce qui fait la vie. »

Elle ne donnait pas de médicaments. Elle soignait avec les mots. « Les maux avec les mots », aimait-elle ajouter, en souvenir de son maître lacanien.

Je l'imaginai à trente ans, quittant l'homme qu'elle aimait pour un autre qui avait su la séduire. Son mari n'a pas du comprendre, et Valérie non plus n'avait pas compris. Un mois, trois mois, six mois, passée l'excitation de la conquête et de l'aventure, quand le quotidien revient au galop, qu'a-t-elle alors pensé ? Pourtant malgré quelques regrets, Valérie aimait Jean-Pierre qui la dominait totalement et lui donnait ce côté sportif. Jean-Pierre c'est 100 000 volts en permanence, les marches, les musées, chaque seconde compte. Et puis un jour il était parti, pour une jeune fille de 30 ans. Comme tous les hommes. Valérie se retrouvait seule. Hasard, destin, c'est alors qu'elle reçut mon premier coup de fil.

* * *

Comme le saumon je suivais ma route. Il me fallait retrouver la Valérie de mon adolescence et je lui demandais par petites touches de changer de look. Je me heurtais à beaucoup de résistance.

- « Mais pourquoi veux-tu me changer ? As-tu à travers-moi le syndrome de Michael Jackson ? Je veux que tu m'aimes pour ce que je suis maintenant, pas pour un rêve effacé. »

Ce n'était pas Michael Jackson mon modèle, mais plutôt la chanteuse Cher et ses 33 opérations. Je crois même qu'elle s'est fait siliconer les pommettes et retirer des côtes afin d'avoir une taille plus fine.

Cela n'avait pas été facile, mais tout doucement s'opérait une transformation dont j'étais le maître d'œuvre. Valérie bataillait, se défendait, mais à la fin elle lâchait prise. Ce fut d'abord les cheveux : je leur redonnais la forme et la couleur qu'ils avaient lorsqu'elle était adolescente. Puis les dents. On me demande parfois comment distinguer les Anglais des Américains. C'est très simple : les Américains ont les dents blanches de leur teen age. Valérie eut à se blanchir les dents et faire un léger traitement pour remettre en évidence ses deux longues incisives qui lui donnaient ce sourire que j'aimais tant. J'essayais maintenant d'attaquer les rides. Non pas qu'elle en ait tant, mais je poursuivais mon rêve et je voulais ma revanche. Ma revanche sur le temps. Revivre cet instant où Valérie m'a quitté, mais cette fois-ci elle ne part plus, elle m'aime, elle reste. J'hésitais entre le lifting et le Botox, nous consultations ensemble plusieurs spécialistes.

- « C'est bien de venir avec votre femme, nous disaient-ils. Souvent les femmes viennent nous voir toutes seules, et c'est une démarche solitaire. Il y en a même qui cache cela à leur mari. Et parfois

leurs maris ne se rendent compte de rien, aveuglés qu'ils sont par l'habitude. En général c'est les copines qui se rendent compte. »

- « C'est bien connu, admit Valérie. Les femmes ne s'arrangent que pour les autres femmes. Elles seules peuvent mettre un prix sur un sac Hermes, une montre Omega ou des lèvres refaites. »

Valérie était stressée. Perdre son identité la perturbait. Mais je sais convaincre c'est mon métier. Elle a résisté pour se laisser pousser les cheveux juste au-dessus des épaules. Elle a résisté pour se refaire les dents. Et maintenant elle résistait encore pour ce lifting léger. Elle demandait conseil à ses proches amies, et toutes lui disaient : tu as un homme qui prend soin de toi et de ton image : profite-en.

Finalement j'optais pour la Suisse, dans une clinique où une femme politique française s'était faite refaire entièrement son image.

La transformation prit un an, mais l'effet alla au-delà de mes espérances. J'avais retrouvé Valérie jeune. Je n'avais pas passé un pacte avec le diable pour retrouver ma jeunesse, mais pour retrouver l'amour de ma jeunesse. Hormis les mains qui trahissaient les années, on pouvait lui donner trente ans. Il me restait à parachever mon œuvre. J'avais voulu garder cela pour la fin. Je lui fit faire une frange.

J'aimais Valérie pour ce qu'elle était. Son esprit aiguisé, ses tendances gauchistes qui contrastait avec mon esprit libéral, ses analyses psychologiques, son don de la parole qui s'exprimait sans bavardage.

Mais j'aimais aussi juste la regarder. La contempler et écouter sa voix. Comme lors de ma première visite je vivais deux histoires en même temps, deux mondes parallèles : Valérie maintenant avec sa maturité et ses talents, et Valérie d'alors avec sa frange et son impertinence d'adolescence.

J'étais heureux. J'avais eu ma revanche.

* * *

Pourquoi Valérie m'a-t-elle un jour demandé de lui ramener un papier de son cabinet. Pourquoi ce jour-la ai-je ouvert ses tiroirs et vu les dossiers de ses clients. Qu'est ce qui m'a pris de voir s'il y avait un dossier à mon nom. Pourquoi parfois les gestes s'enchaînent-ils sans que l'on puisse les arrêter. J'étais comme un acteur enchaînant les gestes. Je me voyais avançant sur le chemin de la douleur. Je savais que je devais arrêter et ne pouvais m'y résoudre. J'ai souvent dit que je me voyais jouer ma propre vie. Ce fut le cas ce jour-la. J'étais un spectateur qui voyait Ferdinand ouvrant les tiroirs et reniflant un trouble passé. Tous les gens qui se parlent à eux-mêmes connaissent bien ce sentiment de distanciation avec son propre soi. J'étais Ferdinand en train de jouer à Philip *Marlowe*, comme dans les romans noirs de Raymond Chandler, furetant dans le cabinet d'un médecin à la recherche d'indices.

J'ouvris mon dossier. Après tout c'était le mien. Valérie était une bonne professionnelle : elle notait tout, même ce qu'elle aurait du cacher. Et ce fut évident. La manipulation. Valérie avait profité de la relation analyste- analysé pour me manipuler. En fait cette liberté qu'elle m'avait fait retrouver était une fausse liberté. Elle avait instillé dans mon cerveau le désir de quitter Veronica, et d'aller la retrouver. Séance après séance, Valérie avait pris les souvenirs que je lui donnais, les avait transformés et me les avait redonnés en les structurant à son avantage, avec une interprétation qui servait son projet. Je comprenais mieux maintenant pourquoi elle m'avait semblé si activement participer à mes séances. Elle avait joué à son avantage du transfert sans lui mettre de barrière. Elle avait pris en otages mes souvenirs et m'avait convaincu que j'étais prêt à tout lâcher pour la retrouver, que ma liberté était entre mes mains, et que les convenances sociales n'étaient rien. Valérie m'avait trompé.

Je refermai le dossier et m'en allai sans bruit.

* * *

J'ai 52 ans ou à peine plus, et je vis avec Nurit. Elle est israélienne et elle a 32 ans. Elle est superbe. Elle a un corps de rêve, et de longs cheveux noirs qu'elle enroule entre ses doigts et met sur le côté comme une liane évocatrice. J'aime ce côté libre. Ses grands yeux verts sont comme un lac où je me perds. Mais c'est surtout son corps qui m'attire. Je l'ai rencontrée à Paris où elle travaillait pour une société internationale. Elle est follement intelligente et d'une gentillesse que je n'aurais pu imaginer. Elle est folle amoureuse de moi, et fière de tout ce que je fais. Elle voudrait avoir des enfants et se marier. Je ne sais pas encore. Je pense que je vais faire ce que font les hommes : profiter, être salaud. Les femmes m'ont tellement déçu.

Click to edit this text.

Du même auteur sur Feedbooks

Les non-histoires d'amour d'un garçon nommé Ferdinand (2008)
Et si l'amour n'était qu'un fantasme, une lutte de pouvoir et au final le simple et narcissique amour de soi? Catherine, Régis, Nicolas et Georges vont au bout d'eux-mêmes pour rencontrer l'amour. Ils le croiseront, mais sauront-ils le garder ?

KARINA (2009)

Il faut trois générations pour faire un destin. C'est ce que je pensais en écoutant Karina me raconter sa vie, ce qu'elle fit sur le tard, presque à regrets. Elle voulait garder pour elle ce volcan qui couvait, tous ses souvenirs enfouis.

La mante religieuse (2010)

La mante religieuse a besoin du male, mais à la fin elle le devore.

AUTOFICTION (2010)

Pour être sous les projecteurs et améliorer sa petite vie, il aimait donner des conseils aux autres. Jusqu'au jour

Le Téléphone Rouge (2011)

Ils voulaient empêcher les guerres de religion grâce à un téléphone rouge.



www.feedbooks.com
Food for the mind